

ECRIRE LA GUERRE

LES ÉCRIVAINS
FRANÇAIS
ET LA GRANDE
GUERRE



LIVRET D'EXPOSITION

Médiathèque
Moulines Communauté



ÉCRIRE LA GUERRE

LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS ET LA GRANDE GUERRE

La Première Guerre mondiale ne s'est aucunement réduite à un affrontement armé sur la ligne de front. La guerre fut en effet immédiatement un affrontement culturel auquel les écrivains ont participé massivement, que ce soit depuis les premières lignes, au front, ou depuis l'arrière. Cet effort, ils l'ont souvent poursuivi après la guerre tant celle-ci demeura, au fond, une terrible énigme pour ceux qui eurent à l'endurer et même pour ceux qui, sans l'avoir vécue, eurent à en subir longtemps après les mortifères conséquences.

La participation des écrivains à la guerre fut multiforme et très précoce. Un véritable déluge de mots accompagna d'abord l'entrée dans le conflit. De nombreux écrivains reconnus, quand ils n'étaient pas mobilisés, s'engagèrent volontairement en 1914 à l'instar de Roland Dorgelès, Henri Barbusse, Léon Werth, Guillaume Apollinaire, Blaise Cendrars. Ils accompagnèrent souvent ce geste

de justifications patriotiques enflammées, tandis que leurs confrères restés à l'arrière les encourageaient par des poèmes ou des articles, où le nationalisme exacerbé le disputait à un chauvinisme boursoufflé par une haine radicale de l'ennemi. Quelques voix se firent entendre à contre-courant de ce flot mais elles demeurèrent assez largement minoritaires tout au long de la guerre. Il fallait dans ce cas, il est vrai, affronter une censure peu amène avec la critique du bien-fondé du « noble » combat de la patrie.

La réponse littéraire à la guerre fut d'une grande variété, tant stylistique que politique, et elle se complexifia à mesure que s'éternisait le conflit. C'est cette complexité, cette richesse, cette variété, que l'exposition « Écrire la guerre. Les écrivains français et la Grande Guerre » entend présenter à l'occasion du centième anniversaire de l'armistice.

Le commissaire scientifique : Nicolas Beaupré



© Claude Truong-Ngoc

Nicolas Beaupré, agrégé et docteur en histoire, maître de conférences à l'Université Clermont Auvergne, est membre du comité directeur du Centre international de recherche de l'Historial de la Grande Guerre de Péronne (Somme). Il est spécialiste de la Première Guerre mondiale et tout particulièrement de la littérature de guerre en France et Allemagne. Il a publié de nombreux ouvrages comme *Écrire en guerre, écrire la guerre. France-Allemagne 1914-1920* (CNRS éditions, 2006, rééd. 2013), *Les Grandes Guerres 1914-1945* (Belin, 2012) et *Le traumatisme de la Grande Guerre. Histoire Franco-allemande 1918-1933* (Presses universitaires du septentrion, 2012) et a dirigé l'ouvrage *Écrivains en guerre 14-18. 'Nous sommes des machines à oublier'* (Gallimard, 2016).



EXPOSITION

du 6 octobre 2018 au 6 janvier 2019

Les collections patrimoniales de la médiathèque autour de la Grande Guerre

Les collections de la Médiathèque de Moulins Communauté, enrichies de quelques prêts, ont fourni l'essentiel des ouvrages et documents présentés dans cette exposition.

La majeure partie est issue de la bibliothèque de Gaëtan Sanvoisin, donnée à la médiathèque en 1976. Né à Moulins en 1894, Sanvoisin s'est passionné très jeune pour la littérature, la politique et l'histoire ; il est devenu dans l'entre-deux guerres un journaliste à la signature appréciée, d'abord au *Gaulois*, puis au *Figaro* et au *Journal des Débats*, ainsi que dans un grand nombre de revues et de magazines. Grand lecteur, véritable bibliomane, il accumulait les livres et documents utiles à son activité de journaliste, les envois d'auteurs, et ceux répondant à ses nombreux centres d'intérêt. Pour des raisons médicales, il n'a pas été mobilisé pendant la Première Guerre mondiale ; il a néanmoins acquis – au moment de leur parution ou plus tard, peu d'indices permettent de le savoir - des éditions originales de textes littéraires parmi les plus emblématiques de la production de cette période, ce qui permet aujourd'hui à la Médiathèque de Moulins Communauté de conserver un fonds littéraire remarquable.

L'exposition présente également des livres issus du « Fonds Intermédiaire » de la Médiathèque, un fonds patrimonial qui rassemble les livres acquis par la bibliothèque municipale de Moulins entre la fin du XIX^e siècle et 1950 pour le prêt à domicile et l'étude. Ils étaient souvent reliés de cuir pour une bonne conservation. Les grands succès de l'édition de la Grande Guerre ou de l'après-guerre s'y retrouvent parfois, témoignant de la place que pouvait occuper la bibliothèque municipale il y a un siècle déjà dans l'accès des Moulinois à la lecture des œuvres littéraires contemporaines.



PATRIOTISME ET NATIONALISME

Dans tous les pays en guerre, le basculement dans le conflit se traduit par une véritable explosion de patriotisme. Elle fut favorisée par le fait que l'école et le service militaire faisaient de l'amour du pays une vertu essentielle à enseigner aux enfants, puis aux conscrits. Dans le cas français, les premiers combats, sur le sol national, semblèrent confirmer les discours des responsables politiques comme le président de la République Raymond Poincaré qui en appela dès le 4 août 1914 à « l'Union sacrée » pour la défense du pays. Ce patriotisme essentiellement défensif s'imposa rapidement comme l'un des principaux ressorts de légitimation de la guerre et fut l'une des causes de la résolution défensive des populations lors de la mobilisation : il fallait, coûte que coûte, défendre la patrie en danger.

Il fut relayé par l'État, par la presse, par les intellectuels et par les principales religions. Rares furent en effet les catholiques, les protestants, les juifs, les musulmans, au moins au début de la guerre, à prendre en considération le fait que leurs coreligionnaires se battaient dans le camp d'en face, pensant eux aussi défendre une juste cause. Une très abondante littérature mêlait religion et patrie dans le but de légitimer la guerre. Lorsqu'à partir de 1915 le pape

Benoît XV multiplia les paroles de paix, il peina à être entendu, y compris des catholiques. Son pacifisme lui valut ainsi d'être considéré en France comme un « pape boche ».

Ce patriotisme qui se voulait consensuel car fondé sur le sentiment partagé de la défense de biens et de valeurs communs fut très répandu pendant la guerre même si, avec la prolongation du conflit, pendant des mois, puis des années, il sémoussa et laissa parfois place à la résignation.

À l'inverse, on connut aussi parfois des formes exacerbées qui confinaient au nationalisme le plus outrancier. Certains écrivains, déjà connus pour leur nationalisme avant la guerre, comme Maurice Barrès, s'en firent les chantres. Barrès écrivait quasi-quotidiennement dans le journal *L'Écho de Paris* un article destiné à galvaniser les Français. De très nombreux ouvrages témoignent de cette exaltation de la patrie qui passait souvent par la glorification des « poilus ». Ils montrent également que la « propagande » ne fut pas seulement l'œuvre de l'État mais résultait aussi parfois tout simplement d'une forme d'auto-mobilisation des savants, des artistes, des intellectuels qui se mettaient spontanément au service de leur pays.



Maurice Barrès, *Les diverses familles spirituelles de la France*, Paris, Émile Paul, 1917.

Pendant le conflit, l'écrivain et député nationaliste **Maurice Barrès** écrit quasi quotidiennement dans *L'Écho de Paris*, un journal de droite. Ses articles de tonalité très patriotique sont ensuite régulièrement publiés en volume. *Les diverses familles spirituelles de la France* paru en 1917 est l'un des plus célèbres. Barrès y célèbre le sacrifice de héros de toutes les confessions. Abandonnant son antisémitisme virulent – il avait été l'un des chefs de file de l'antidreyfusisme – il honore ainsi par exemple la mémoire du rabbin Abraham Bloch, aumônier juif tué dans les Vosges le 29 août 1914 peu de temps après avoir accepté de présenter un crucifix à un soldat mourant qui l'avait pris pour un prêtre. *Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaétan Sanvoisin, GS-12746*



Joseph Bédier,

Les crimes allemands d'après des témoignages allemands, Paris, Armand Colin, coll. Études et documents sur la guerre, 1915.

Créé dès septembre 1914, le Comité d'Études et Documents sur la Guerre (CEDG) regroupe onze personnalités parmi les intellectuels et universitaires les plus brillants de l'époque. L'historien Ernest Lavisse le dirige et le sociologue Émile Durkheim en est la cheville ouvrière. À partir de 1915, le comité publie avec un grand succès la collection Études et documents sur la guerre chez Armand Colin. Il s'agit de mettre les sciences humaines, sociales et juridiques au service de la patrie. Dans ce volume, le philologue Joseph Bédier s'emploie à traduire des documents allemands et à les analyser pour prouver la nature criminelle de la conduite de guerre allemande.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-7935

IMAGES DE L'ENNEMI

Le livre fut l'un des principaux vecteurs de la construction de l'altérité. L'entrée en guerre se caractérisa en effet, notamment en France, mais de manière générale également chez tous les belligérants, par l'élaboration d'images de l'ennemi qui n'avaient que peu de chose à voir avec celles de l'avant-guerre, même lorsque les relations avec l'Allemagne étaient tendues comme en 1905 et 1911, lors des crises résultant de la rivalité coloniale au Maroc.

Pendant le conflit, l'inimitié fut beaucoup plus radicale. Dans le cas des Français, qui ne devaient se battre essentiellement que contre un seul ennemi, qui plus est sur leur propre sol du fait de l'invasion de la France en août 1914, les images de l'Allemand furent d'une rare violence. Dès la fin de l'année 1914, le terme de « Boche », connu mais peu usité avant la guerre, s'imposa. Le « Boche » était le plus souvent décrit tantôt comme un « barbare » assoiffé de sang qui

n'hésitait pas à couper les mains des enfants, tantôt comme un militariste contrevenant sans aucune morale à toutes les lois de la guerre. Mais l'ennemi était aussi parfois animalisé. Le porc était alors l'animal le plus répandu pour représenter l'Allemand. Ces processus d'« animalisation » ou de « barbarisation » visaient à exclure l'ennemi de la communauté humaine et, ainsi, à justifier sa destruction.

Ces représentations furent particulièrement répandues dans la presse (articles, caricatures) mais on les trouve également chez les artistes, les écrivains, les poètes et même sur des objets de consommation courante comme des cartes postales, de la vaisselle... Elles se banalisèrent pendant le conflit et rares furent ceux qui, plus lucides, s'insurgeaient contre ces véhicules de la haine de l'autre.

Pierre Loti, *La Hyène enragée*, Paris, Calmann-Lévy, 1916

Écrivain célèbre pour ses récits de voyage et ses romans exotiques, Pierre Loti était également officier de marine hors cadre lorsque la guerre éclata. Il avait alors 64 ans. Il insista pour être réintégré dans l'armée de terre comme agent de liaison. Mais c'est surtout sur le front des lettres qu'il s'engage. Il publie de nombreux articles qui sont ensuite publiés sous forme de livres dans lesquels, comme dans *La Hyène enragée*, il mêle anecdotes et diatribes contre les Allemands.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-14439



Raoul Narsy, *Le supplice de Louvain*, Paris, Bloud et Gay, 1915.

De son vrai nom Louis Scarpatett, Narsy était un journaliste, écrivain et bibliothécaire de l'institut catholique de Paris. Il témoigne de l'engagement des intellectuels catholiques au service de la patrie. Dans son livre, il entend dénoncer ce qu'on appela très vite les atrocités allemandes. Lors de la phase d'invasion, en août et septembre 1914, les troupes allemandes tuèrent plus de 6000 civils belges et français et incendièrent villes et villages, accusant leurs ennemis de mener une guerre de francs-tireurs. L'incendie de la très riche bibliothèque de l'université catholique de Louvain le 20 août 1914 et d'une partie du centre-ville, qui s'accompagna de la mort de 248 habitants, fut l'un des épisodes les plus célèbres de ces atrocités. Elles furent intensément exploitées par la propagande des Alliés dans le but de stigmatiser l'ennemi et de susciter l'indignation dans les pays restés neutres.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-8882

***La Vie et la Mort de Miss Edith Cavell*, Paris, Fontemoing et Cie, 1915 (préface de Paul Painlevé).**

Infirmière anglaise établie en Belgique avant la guerre, Edith Cavell organisa un vaste réseau d'évasion de soldats alliés vers les Pays-Bas. Mais en 1915 son réseau tombe, et elle est arrêtée le 3 août 1915. Elle est condamnée à mort par une cour martiale allemande et fusillée à l'aube du 7 octobre 1915. À l'instigation du gouvernement britannique qui en fait un vecteur majeur de sa propagande, elle devient très vite un symbole de l'héroïsme au féminin tandis que les Allemands sont décrits comme des barbares imperméables à la pitié. Affiches, articles, ouvrages en toutes les langues se multiplient sur le cas Cavell. La Française Louise de Bettignies qui mourut en prison à Cologne en septembre 1918 fut glorifiée de la même manière.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds intermédiaire, FI-8-14600



EXALTER LES ALLIÉS

Si le livre a pu servir à fustiger l'ennemi, il servit également à exalter et glorifier les alliés de la France. Dès 1914, le martyre et l'héroïsme de la Belgique, dont la neutralité fut violée et qui fut le théâtre de nombreuses atrocités (environ 5000 civils tués en août et septembre 1914), devint l'un des thèmes favoris de la propagande car il permettait aussi de dénoncer la supposée « barbarie » de l'ennemi.

Toute une littérature accompagna l'engagement des différents alliés aux côtés de la France. On traduisait les livres de leurs généraux comme **Douglas Haig**, de leurs hommes politiques, de leurs simples soldats ou de leurs poètes, surtout lorsqu'ils célébraient leur amitié avec la France comme le firent **Rudyard Kipling** ou **Gabriele d'Annunzio**. Les grands poètes belges **Émile Verhaeren** et **Maurice Maeterlinck**, qui prennent fait et cause pour leur patrie et dénoncent les atrocités allemandes, reçoivent un écho d'autant plus large en France qu'ils avaient

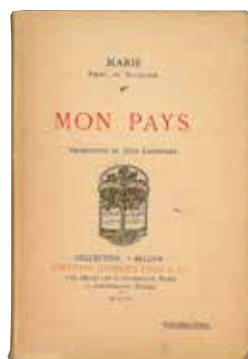
avant la guerre la réputation d'être de fervents européens ou d'être fascinés par la culture allemande.

D'autres livres, écrits cette fois par des Français, comme les récits humoristiques d'**André Maurois** sur son expérience d'interprète auprès des armées britanniques, saluaient l'effort de guerre des Alliés ou décrivaient la puissance et la grandeur de leur civilisation. À chaque nouvelle entrée en guerre (le Japon fin août 1914, l'Italie en mai 1915, la Roumanie en août 1916, les États-Unis en avril 1917...), de nouveaux ouvrages paraissaient pour saluer leur engagement dans la « guerre du droit ».

La mise en avant des Alliés, de leur nombre, de leur force permettait en effet de souligner que la cause de la France était juste mais aussi de rassurer les populations quant à l'issue de la guerre. Avec une telle coalition, la victoire, malgré les difficultés, ne pouvait qu'être certaine.

Marie, Reine de Roumanie, *Mon pays*, Paris, Georges Crès, coll. Bellum, 1917.

Petite-fille de la reine Victoria, Marie était l'épouse de Ferdinand de Hohenzollern-Sigmaringen, roi de Roumanie. En 1914, elle ne cacha pas sa sympathie pour la cause des Alliés alors que son pays resta neutre. C'est en août 1916 qu'il entra en guerre. Marie de Roumanie fut très active après de la Croix-Rouge. Si la Roumanie fut finalement vaincue et occupée rapidement par les puissances centrales, chaque entrée en guerre d'un nouvel allié était l'occasion de souligner que de plus en plus de pays se ralliaient à la juste cause défendue par la France. *Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-31052*



Rudyard Kipling, *Poème à la France*, Paris, Société littéraire de France, 1917.

La traduction de livres écrit par des auteurs issus des pays alliés était un bon moyen de saluer leur engagement aux côtés de la France. Rudyard Kipling, auteur mondialement célèbre (notamment pour avoir écrit *Le Livre de la Jungle*), prix Nobel de littérature en 1907, s'était engagé au début de la guerre au Bureau de la propagande de Guerre mis en place à Londres. Il voyagea le long du front et publia de nombreux textes, comme ce poème à la gloire de la France et de la Belgique qui fut rapidement traduit en français. Durement affecté par la mort de son fils en 1915, Kipling s'engagea également activement au sein de l'*Imperial War Graves Commission* chargée des cimetières et mémoriaux de guerre britanniques.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-19304



Alan Seeger. *Le poète de la légion étrangère*, Paris, Payot, 1918.



Jeune journaliste et poète américain, Seeger avait côtoyé à Harvard John Reed, T. S. Eliot et Walter Lipmann. Après un séjour à New York au cœur de la bohème de Greenwich Village, il arrive à Paris en 1912. Alan Seeger séjournait à Londres à l'été 1914. Lorsque la guerre éclate, rentré à Paris, il s'engage immédiatement dans la Légion étrangère. Il combat sur la Marne, dans l'Aisne. C'est au quatrième jour de la bataille de la Somme, le 4 juillet 1916, jour de l'Indépendance américaine, qu'il est tué à Belloy-en-Santerre.

Son poème prémonitoire *I have a rendez-vous with death* (J'ai un rendez-vous avec la mort) contribua à le rendre célèbre. La publication posthume de ses lettres et poèmes, en anglais et en français, remporta un grand succès et fut utilisée pour favoriser l'amitié franco-américaine avant puis après l'entrée en guerre des États-Unis en avril 1917.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-34276

Les États-Unis dans la guerre pour le droit et la liberté, La Ville de Paris aux Enfants de ses Écoles, 1918.

Cette brochure de luxe éditée sur beau papier, rassemblant notamment des discours de Wilson, fut éditée en 1918. Elle était vraisemblablement destinée à être distribuée dans les établissements scolaires parisiens lors des cérémonies de remise des prix. Elle illustre bien le fait que l'école fut aussi un lieu d'exaltation patriotique et de glorification des Alliés. L'entrée des Américains en guerre en avril 1917, après trois longues années de guerre et à un moment où la perspective de la fin de la guerre semblait encore lointaine, en plus de conforter la France dans son bon droit, laissait entrevoir une lueur d'espoir.

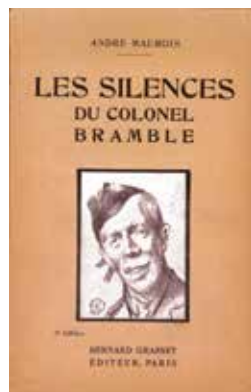
Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-5276



André Maurois, *Les silences du Colonel Bramble*, Paris, Grasset, 1918.

Détaché comme interprète et agent de liaison auprès de l'armée britannique, l'écrivain André Maurois romança son expérience dans *Les silences du colonel Bramble* paru en 1918. Face au succès de son livre, il reprend les personnages en 1922 dans *Les discours du docteur O'Grady*. Il décrit de manière humoristique et bon enfant les traits de caractère des officiers britanniques décrits comme d'irrésistibles sportsmen habités par un flegme et un humour tout britannique. C'est dans *Bramble* qu'apparaît la traduction du très célèbre poème *If (Si)* de Rudyard Kipling. Ces livres rencontrèrent également un grand succès de l'autre côté de la Manche.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-21187



ÉCRIRE LA GUERRE

PACIFISMES ET REACTIONS AU PACIFISME

L'entrée en guerre mit à mal les pacifismes, qu'ils soient d'inspiration chrétienne, libérale ou socialiste. Pendant la crise de juillet 1914 qui suivit l'assassinat à Sarajevo de l'Archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, certains leaders de la II^{ème} Internationale socialiste tentèrent de mobiliser les masses et ne ménagèrent pas leurs efforts pour essayer d'empêcher le déclenchement de la guerre. Le député socialiste **Jean Jaurès** paya sans doute de sa vie ses efforts. Il fut assassiné le 31 juillet à Paris par Raoul Villain, un jeune nationaliste exalté. Après sa mort, la majorité des socialistes se rallia à l'idée de la défense nationale. **Gustave Hervé** passa ainsi de l'antimilitarisme radical à un chauvinisme des plus outranciers.

Dans ce contexte, les voix pacifistes, comme celle de l'écrivain **Romain Rolland** qui demeura en exil en Suisse pendant la guerre et publia *Au-dessus de la mêlée* dès le 22 septembre 1914, furent rares et eurent de grandes difficultés se faire entendre. Rolland se heurta ainsi à l'hostilité de certains de ses collègues qui le considéraient

comme un véritable traître, et de nombreux pamphlets parurent contre lui.

Plus radicales encore furent les voix de poètes et écrivains, exilés eux aussi, comme **Marcel Martinet** et **Henri Guilbeaux** qui défendaient un pacifisme accusateur d'inspiration marxiste ou anarchiste.

La censure veillait également à empêcher la diffusion du pacifisme qu'elle assimilait à du « défaitisme ». Certains écrivains combattants, comme **Léon Werth**, durent ainsi se résigner à attendre les lendemains du conflit pour publier leurs livres jugés trop critiques.

Après le conflit en revanche, le pacifisme devint beaucoup plus répandu et consensuel qu'il ne l'avait été pendant la guerre et de nombreux récits et romans de guerre parus après 1918 expriment un profond dégoût de la guerre, à l'instar des œuvres de **Jean Giono** ou encore des premières pages du *Voyage au bout de la Nuit* de **Louis-Ferdinand Céline**.

Gustave Téry, Jaurès, Paris, L'Œuvre, 1915. Charles Rappoport, Jean Jaurès, L'Homme, le Penseur, le Socialiste, Paris, L'émancipatrice, 1915.

Après son assassinat par Raoul Villain le 31 juillet 1914, Jean Jaurès qui, l'avant-veille à Bruxelles, avait fait une ultime tentative de mobiliser l'ensemble des socialistes européens contre la guerre qui menaçait, est immédiatement récupéré. De nombreuses publications lui sont consacrées comme ces ouvrages de Gustave Téry, le directeur du journal de gauche L'Œuvre qui réédite son livre sur Jaurès de 1907, ou encore comme ce livre du socialiste Charles Rappoport. Ce dernier, appartenant au courant dit « minoritaire » opposé au ralliement des socialistes à l'union sacrée et au vote des crédits de guerre, défend l'image d'un Jaurès pacifiste dans une biographie qui est rapidement devenue un classique.



Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-25914 et GS-25909

Romain Rolland, Au-dessus de la mêlée, Paris, Ollendorff, 1916.



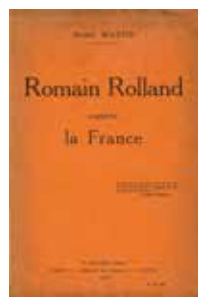
Surpris en Suisse par la déclaration de guerre, Romain Rolland décide d'y rester pour y défendre en toute liberté son pacifisme. Il publie le 15 septembre 1914 dans le *Supplément au Journal de Genève* son célèbre article « Au-dessus de la mêlée » dans lequel il dépeint la guerre comme une « monstrueuse épopée » dans laquelle la jeunesse héroïque du continent européen est atrocement sacrifiée. Pour lui, elle a été causée par l'aveuglement coupable des gouvernements, dont les torts sont partagés, et par l'ensemble des élites européennes en entretenant la flamme du nationalisme amenant à « l'égorgement mutuel de ces jeunes héros. » Rolland œuvre également pour la Croix-Rouge. Il reçoit le Prix Nobel de littérature en 1915. Il est rejoint en Suisse par de jeunes intellectuels tels Pierre-Jean Jouve qui voient en lui un guide pour temps obscurs.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-23047

Henri Massis, Romain Rolland contre la France, Paris, H. Floury, 1915.

Les prises de position de Romain Rolland suscitèrent l'indignation, notamment en France son pays d'origine, et de nombreux articles et ouvrages l'attaquèrent violemment. Parmi eux, l'écrivain nationaliste et maurassien Henri Massis, qui s'était fait connaître avant la guerre avec son enquête *Les jeunes gens d'aujourd'hui* publiée avec Alfred de Tarde sous le pseudonyme d'Agathon, fustige le pacifisme du « traître » Rolland à qui il voua une haine farouche qui se poursuivit bien après la fin de la guerre.

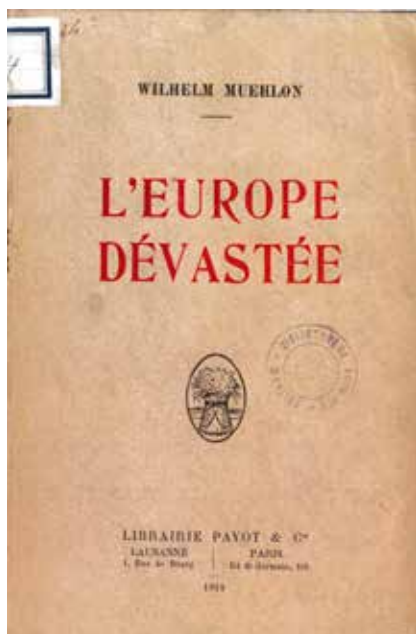
Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-18222



Wilhelm Muehlton, *L'Europe dévastée*, Paris, Lausanne, Payot, 1918.

Juriste, occupant un poste de direction chez Krupp jusqu'en 1914, Muehlton se met au service du ministère des affaires étrangères allemand pour le compte duquel il effectue des missions en Roumanie, dans les Balkans, en Europe centrale avant de s'installer en Suisse où il continue officieusement de travailler pour le compte de l'ambassade allemande à Berne. Le lancement de la guerre sous-marine à outrance en février 1917 l'amène à rompre avec l'ambassade et il se rapproche de la communauté pacifiste germanophone de Suisse. Il publie au début de l'année 1918 ses notes du début de la guerre sous le titre *L'Europe dévastée*, ouvrage aussitôt interdit en Allemagne mais récupéré par la propagande française qui le fait traduire et récupérer ainsi les propos d'un diplomate allemand devenu pacifiste et accusateur de son pays.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds intermédiaire, FI-16-15544

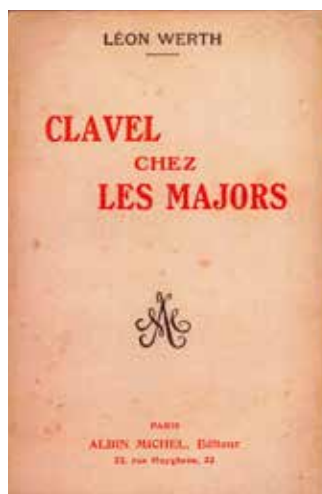
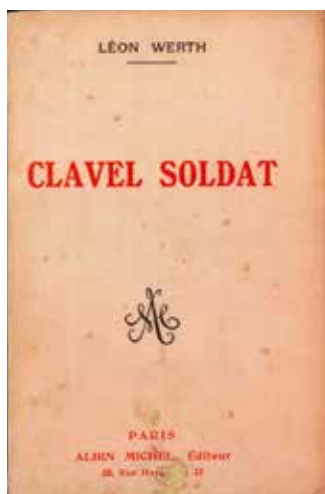


Léon Werth, *Clavel soldat*, Paris Albin Michel, 1919

Léon Werth, *Clavel chez les Majors*, Paris, Albin Michel, 1919.

De sensibilité anarcho-socialiste, Léon Werth fait partie de ces intellectuels qui, au début de la guerre, se rallient à la cause de la défense de la patrie. Peu à peu cependant, alors qu'il s'est engagé volontaire comme simple soldat au 245^e RI, il perd ses illusions. Blessé en septembre 1915, il passe de longs mois en convalescence puis est réformé. Il rédige alors deux romans autobiographiques sur son expérience du front puis des hôpitaux dans lesquels il renoue avec son pacifisme ; il ne s'agit néanmoins plus d'un pacifisme teinté d'idéalisme mais nourri plutôt d'indignation et de colère contre ses contemporains et contre lui-même, coupables d'avoir consenti à la guerre.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-8408 et GS-8409



LES ECRIVAINS COMBATTANTS

Ceux que l'on appela rapidement les « écrivains combattants » (des écrivains devenus soldats mais aussi des soldats devenus écrivains), contribuèrent à faire de « l'expérience de guerre » à la fois une matière littéraire et une catégorie d'interprétation de la guerre. Les ouvrages qu'ils publièrent dès les années de guerre remportèrent en effet très vite un grand succès, des prix littéraires prestigieux et l'estime des critiques. Publiés par les meilleures maisons d'édition, ils contribuèrent, malgré la censure, à donner de la guerre au front, du quotidien des combattants, des grandes batailles et des combats, une image plus réaliste que celle véhiculée par les journaux. Elle venait ainsi, pour un grand public avide de connaître la vie au front, compléter ce qui pouvait être lu par ailleurs dans les correspondances des proches.

La parole de ces écrivains combattants, parfois aussi appelés les « témoins », était en outre légitimée par une expérience qu'ils partageaient avec des millions de leurs camarades. Ce phénomène littéraire et culturel de grande ampleur fut observable chez tous les belligérants. Certains d'entre eux comme **Maurice Genevoix, Roland Dorgelès, Pierre Mac Orlan, Léon Werth** sont encore lus aujourd'hui, d'autres, bien plus nombreux, tombèrent peu à peu dans l'oubli. Le centenaire de la Première Guerre mondiale a contribué néanmoins à leur redécouverte en favorisant la réédition d'écrivains souvent oubliés mais auteurs de très grands livres de guerre comme **André Pézard, Paul Lintier, Jacques Meyer...**

Henri Barbusse, *Le feu*, Paris, Flammarion, 1916.



S'il s'était déjà fait une réputation avec son roman *Lenfer* (1908) se rattachant à une veine naturaliste, c'est son roman de guerre *Le feu*, Prix Goncourt en 1916 qui assure à Barbusse à la fois succès auprès du grand public de son temps (200.000 exemplaires vendus entre 1916 et 1918) et postérité.

Socialiste et antimilitariste, il s'engage volontairement à 41 ans et justifie le 9 août 1914 dans *L'Humanité* son choix : « Cette guerre est une guerre sociale qui fera faire un grand pas - peut-être le pas définitif - à notre cause. Elle est dirigée contre nos vieux ennemis infâmes de toujours : le militarisme et l'impérialisme, le Sabre, la Botte, et j'ajouterai : la Couronne. Notre victoire sera l'anéantissement du repaire central de césars, de kronprinz, de seigneurs et de soudards qui emprisonnent un peuple et voudraient emprisonner les autres. ».

Comme soldat dans l'infanterie, puis comme brancardier, Barbusse passe plus de dix mois au front avant d'être muté à l'État-Major. Il rédige alors *Le feu* paru d'abord en feuilleton dans *L'Œuvre*. Le livre présente, dans un style oscillant entre réalisme cru et mysticisme eschatologique, les soldats français comme héros et victimes de la guerre. Le message de l'ouvrage demeure toutefois ambigu car la guerre contre l'Allemagne n'est pas remise en cause stricto sensu. Sa réception critique en fit cependant un livre pionnier du pacifisme. Il fonde en 1917 l'Association Républicaine des Anciens Combattants puis en 1919 « Clarté », groupement intellectuel international destiné à diffuser le pacifisme en Europe. Il se rapproche alors d'un socialisme révolutionnaire adhérent au parti communiste en 1923.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-27972



Henri Barbusse

Photographie montrant Henri Barbusse, le buste sorti d'un abri, mangeant sur le rebord. Au second plan, un soldat français avec un brassard avec une croix-rouge, 185 x 138 mm. Historial de la Grande Guerre – Péronne (Somme), 2 PHO 1953.1.

Pierre Chaine, *Les mémoires d'un rat*, Paris, À L'Œuvre, 1917.

Publié par le journal *L'Œuvre*, comme Barbusse ou encore Meyer, le livre de Pierre Chaine proposait sur un mode humoristique un récit singulier de la vie au front. Pierre Chaine puisa dans son expérience au 158^e RI puis au 370^e RI pour mettre en scène les tribulations de Ferdinand, un rat de tranchées qui tel le Huron de Voltaire observait la vie et les comportements étranges des poilus, ses compagnons d'infortune. Le livre remporta un beau succès et connut de très nombreuses rééditions à tel point que Chaine écrivit en 1918 une suite à son roman, *les Commentaires de Ferdinand, ancien rat de tranchées* (1918). Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-15976



Sem, *Un pékin sur le front*, Paris, Pierre Lafitte, 1917.



Né en 1863, le dessinateur de presse Sem, déjà bien en vogue avant la Grande Guerre, ne combattit pas sur le front mais fut correspondant de guerre. Il fut néanmoins autorisé par l'autorité militaire à s'y rendre et à y voyager pour croquer sur le vif, par ses dessins et ses notations, la vie des poilus. Sem comme l'État-Major avaient bien perçu que le « récit du front » apportait une légitimité inégalée à tout discours et le livre de l'illustrateur, s'il n'est pas à proprement parler le texte d'un « écrivain combattant », joue sur l'ambiguïté nourrie par la présence au front, Sem s'érigeant en quelque sorte en porte-parole des poilus, sans toutefois avoir connu la vie misérable de longs mois en ligne.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-5283

Warnod André, *Prisonnier de guerre. Notes et croquis rapportés d'Allemagne*, Paris, Eugène Fasquelle, 1915.

Warnod André, *Petites images du temps de guerre*, Paris, Berger-Levrault, 1918.

Journaliste, écrivain et critique d'art, figure de la bohème parisienne, André Warnod fut mobilisé dans l'infanterie où il servait comme brancardier. Il est fait prisonnier en octobre 1914 avant de bénéficier d'une libération comme membre du service de santé. De retour en France, il reprend du service en novembre 1915 comme infirmier. Dans ses livres où il mêle texte et dessin, Warnod rend compte de ses diverses expériences comme prisonnier ou infirmier sur le front avec un certain humour mais aussi avec férocité lorsqu'il s'agit des « Boches ».

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-19142 et GS-19137





Jacques Meyer, *Ce qu'on voit d'une offensive*, Paris, À L'Œuvre, 1918.

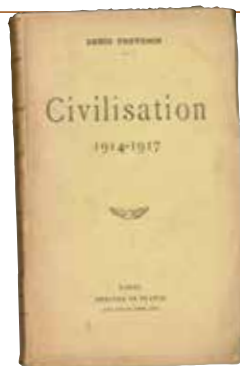
Publié par le journal *L'Œuvre*, le petit livre de Jacques Meyer, tout jeune normalien de 23 ans, raconte du point de vue d'un lieutenant, avec un grand réalisme et une grande humanité, l'offensive de la Somme. Après la guerre, Jacques Meyer publia d'autres ouvrages issus de son expérience du front avant de devenir lui-même un historien des poilus, cosignant notamment avec deux autres normaliens anciens combattants, André Ducasse et Gabriel Perreux en 1959, *1914-1918 Vie et mort des Français*, l'un des premiers ouvrages à proposer une histoire d'en bas de la Grande Guerre.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-8014

Denis Thévenin (Georges Duhamel), *Civilisation*, Paris, Mercure de France, 1918.

Publié sous pseudonyme, le second livre de guerre de Georges Duhamel après *Vie des martyrs* (1917) obtint le Prix Goncourt en 1918. Duhamel, médecin et écrivain, racontait dans ses livres son expérience des hôpitaux du front, rendant hommage aux blessés en narrant leurs souffrances.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-313



Georges Duhamel (à g.) à Verdun auprès d'un blessé qu'il vient d'opérer en 1916, Historial de la Grande Guerre – Péronne (Somme) et © Yazid Medmoun. (2 PHO 1824.1).

Maurice Genevoix

***Sous Verdun. Août-octobre 1914*, Paris, Hachette, 1916.**

***Nuits de guerre : Haut de Meuse*, Paris, Flammarion, 1917.**

***Au seuil des guitounes*, Paris, Flammarion, 1918.**

***La boue*, Paris, Flammarion, 1921.**

***Les Épargés*, Paris, Flammarion, 1926 (1ère éd. 1923).**

Normalien, Genevoix a 24 ans lorsque la guerre éclate et qu'il est mobilisé comme sous-lieutenant au 106^e RI. C'est la guerre qui fait de lui l'écrivain qu'il devient. Pour le spécialiste Jean Norton Cru qui publie en 1929 la première étude d'ampleur du témoignage des combattants (*Témoins*, 1929), il doit être considéré comme le plus grand des écrivains de guerre. Il est vrai que, plus que tout autre, il a contribué à faire du journal de guerre un véritable genre littéraire à part entière, sans pour autant sacrifier à la vérité du témoignage.

Il réédita régulièrement ses écrits et la guerre le hanta sa vie durant. Il devint une figure importante du milieu des anciens combattants et fut par exemple l'un des initiateurs du Mémorial de Verdun.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-17115, GS-17107, GS-117113, GS-17109, GS-17114



LA MORT DES ECRIVAINS

L'enrôlement comme simple soldat ou officier de réserve, l'engagement volontaire de nombreux écrivains, se traduisirent rapidement par des pertes durement ressenties dans les milieux littéraires. La mort au front d'écrivains célèbres comme **Alain-Fournier**, **Louis Pergaud**, **Paul Imitier** et surtout **Charles Péguy** eut un immense retentissement ; d'autant plus pour ce dernier qu'il avait, juste avant la guerre, écrit les vers fameux :

Heureux ceux qui sont morts dans
une juste guerre.

Heureux les épis mûrs et les blés
moissonnés

La mort de Péguy le 5 septembre 1914 lors de la bataille de la Marne et des autres écrivains fut

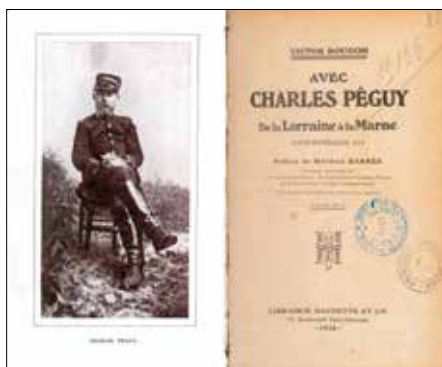
souvent instrumentalisée comme un exemple du sacrifice ultime consenti pour la sauvegarde de la patrie. Ces morts contribuèrent aussi à légitimer la parole des écrivains combattants. À la fin de la guerre, **Guillaume Apollinaire**, bien que mort des suites de la grippe espagnole le 9 novembre 1918, fut immédiatement considéré lui aussi comme un écrivain mort pour la France.

Dans les milieux littéraires, un *Bulletin des écrivains* publié avec le soutien de la Société des Gens de Lettres recensait chaque mois les pertes et il servit de base à la publication, pendant puis après la guerre, d'anthologies d'écrivains morts au champ d'honneur. En 1927, l'Association des écrivains combattants (AEC), avec le soutien de la Société des Gens de Lettres (SGDL), fit apposer au Panthéon des plaques portant 560 noms d'écrivains morts sous les drapeaux.

Victor Boudon, Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne, août-septembre 1914, Paris, Hachette, 1916.

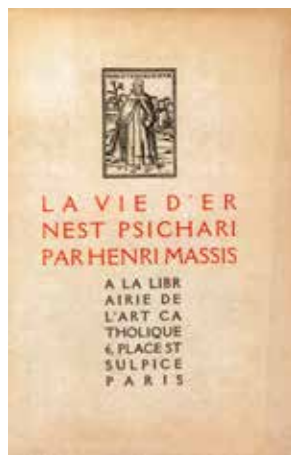
Lorsque la guerre éclate, Charles Péguy (1873-1914) est considéré comme un intellectuel particulièrement clivant. Longtemps proche des socialistes dont il partage de nombreux combats comme le dreyfusisme, Péguy s'éloigne de la SFIO trop doctrinaire à son goût et retrouve en 1908 la foi catholique, sans pour autant renoncer à ses idéaux. Marginal en catholicisme comme il le fut en socialisme, polémiste acéré et parfois cruel dans ses jugements, écrivain et poète exigeant, il devient soudain, après sa mort à Villeroy le 5 septembre 1914 lors de la bataille de la Marne, l'incarnation du génie français. Il personnifie alors aux yeux de ses nombreux nécrologues, qui parfois l'avaient farouchement combattu de son vivant, le sacrifice pour la patrie - à l'instar d'une de ses héroïnes préférées, Jeanne d'Arc - et l'union sacrée. À l'instigation de Maurice Barrès, le soldat Victor Boudon qui avait combattu au côté de Péguy publia son témoignage et raconta que le poète était mort debout frappé, comme un symbole, d'une balle en plein front. De très nombreuses publications comme celle de Boudon lui furent consacrées dès les années de guerre.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds intermédiaire, FI-8-15138



Henri Massis, *La vie d'Ernest Psichari*, Paris, À la librairie catholique, 1916.

Avec Charles Péguy, Ernest Psichari est sans doute l'un des écrivains dont la mort eut, au début de la guerre, le plus de retentissement. Petit-fils de Renan, converti au catholicisme, il était officier de carrière ayant servi dans les troupes coloniales et auteur de plusieurs romans et récits autobiographiques comme *L'appel des armes* (1913) et *Le voyage du centurion* achevé en 1914 et publié de manière posthume en 1916. Figure adulée de la jeunesse nationaliste, sa mort lors des combats de Rossignol le 22 août 1914, qui comptent parmi les pires de la Grande Guerre, en fit un symbole de l'union sacrée et du sacrifice consenti. Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-18226



Carlos Larronde (dir.), *Anthologie des écrivains français morts pour la patrie*, Paris, Larousse, 1916.

Dès novembre 1914, le Bulletin des écrivains de 1914, avec le soutien de la Société des gens de Lettres, recensait les écrivains morts à la guerre et publiait leur nécrologie. Une médaille commémorative fut alors frappée en leur honneur par la même société. La première anthologie, dirigée par le poète Carlos Larronde et préfacée par Maurice Barrès, parut en 1916 en quatre petits volumes publiés par Larousse.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-28276-1 et GS-28276-2

***Anthologie des écrivains morts à la guerre*, Amiens, Bibliothèque du Hérissou - Edgar Malfère, 1924-1927.**

En 1919, quatre-vingt écrivains fondèrent l'AEC (Association des écrivains combattants). Roland Dorgelès en prit rapidement la présidence et l'association dépassa plusieurs centaines d'adhérents. Elle entreprit de rassembler une anthologie plus systématique que celle parue en 1916 et publia cinq gros volumes rassemblant les nécrologies et des extraits d'œuvres de 560 écrivains morts sous les drapeaux. Ces 560 noms furent ensuite gravés sur des plaques apposées au Panthéon en 1927.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-28278-1 à GS-28278-6



ECRIRE EN VERS LA GUERRE

Si les récits et journaux de guerre, les romans, la publication de correspondances, sont en France les types d'écriture testimoniales du conflit les plus connus, ils ne furent pas les seuls. À côté de la prose, les années 1914-1918 virent en effet fleurir une énorme production de poésie de guerre. Dans d'autres pays, comme en Grande-Bretagne, elle supplanta même la prose comme principal véhicule de la mémoire littéraire de la Grande Guerre et les noms de seize grands poètes de guerre comme **Wilfred Owen**, **Siegfried Sassoon**, **Robert Graves**, **Edmund Blunden**, **Isaac Rosenberg** sont non seulement gravés dans le marbre dans le « Coin des poètes » de l'Abbaye de Westminster ; ils sont également étudiés à l'école.

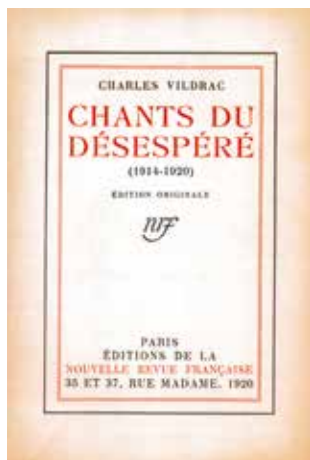
Des dizaines de milliers de poèmes furent écrits et publiés dans les revues littéraires mais aussi dans la presse quotidienne. Des centaines de recueils

de poèmes furent édités. La poésie servit souvent à exalter le sacrifice patriotique comme le faisait **Paul Fort** qui publiait à un rythme bimensuel ses *Poèmes de France*. Ils servaient aussi à pleurer la perte sèche, le deuil, les souffrances des soldats à la manière d'un **Paul Verlet**. La poésie prenait tantôt la forme de chants de haine contre l'ennemi ou encore d'élégie sur les souffrances endurées par les combattants de toutes les nations comme le firent **Pierre-Jean Jouve**, **Charles Vildrac** ou encore **Jules Romains**. Elle exaltait la guerre ou au contraire était écrite contre elle ou pour la conjurer. Certains poètes, comme **Guillaume Apollinaire**, sont restés à la postérité pour leur tentative de faire entendre une voix profondément lyrique et humaine depuis le front tout en recourant aux ressources de l'avant-garde la plus audacieuse pour rendre compte de la guerre moderne.

Charles Vildrac, *Chants du désespéré* (1914-1920), Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1920.

Fils d'un ancien communard, Charles Vildrac (1882-1971) commence à écrire très jeune. En 1902, il rencontre Georges Duhamel dont il épouse la sœur Rose. En 1906, avec Duhamel et d'autres écrivains et poètes comme René Arcos ou Jules Romains, mais aussi des peintres comme Albert Gleizes, il fonde « L'Abbaye de Créteil », une fraternité d'artistes qui fédère rapidement autour d'elle plusieurs dizaines de créateurs qui partagent le goût pour les arts modernes, la création d'œuvres collectives mais aussi un certain humanisme et un pacifisme pro-européen. Même si l'expérience ne dura que deux ans, elle fut à l'origine du courant dit « unanimiste » (tiré du titre du recueil *La vie unanime* de Jules Romains publié aux éditions de l'Abbaye) et marqua durablement ceux qui y participèrent. Lorsque la guerre éclate, Vildrac est mobilisé dans l'infanterie puis sert comme brancardier. Pendant la guerre, il entretient une très nombreuse correspondance. Il publie en 1920 un recueil de poésie de guerre *Les Chants du désespéré* (1914-1920) dans lequel s'exprime toute sa compassion pour les souffrances des hommes. Après le conflit, Vildrac obtient de nombreux succès comme auteur de théâtre mais aussi comme galeriste.

Collection privée





Henri Ghéon, *Foi en la France. Poèmes du temps de la guerre*, Paris, Éditions de la Nouvelle Revue Française, 1916.

Compagnon d'André Gide avant la guerre, il figure parmi les cofondateurs de la Nouvelle Revue Française en 1908 et du théâtre du Vieux Colombier en 1913. Lorsque la guerre éclate, il s'engage comme médecin et sert auprès du 29^e régiment d'artillerie, notamment sur le front belge. La guerre se traduit pour lui par une double conversion : il s'affiche comme un patriote fervent et à la Noël 1915 retrouve la foi catholique. Son recueil *Foi en la France* témoigne de cette double conversion tout comme le livre qu'il publia en 1919 : *L'homme né de la guerre : témoignage d'un converti*, Yser, Artois 1915.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-13517

Marc Leclerc, *Souvenirs de tranchées d'un poilu*, Paris, G. Crès, 1917

Marc Leclerc, *La passion de notre frère le poilu*, Paris, G. Crès, 1916.

Auteur de rimiaux, poèmes mêlant le patois angevin et le parler populaire français, Marc Leclerc adapte son style à la guerre et publie plusieurs recueils de poèmes qui obtinrent un certain succès et furent réédités à de nombreuses reprises. Mobilisé comme lieutenant dans l'infanterie territoriale, il dépeint la vie quotidienne et les souffrances de son frère de misère le « pauvre bougre d'Poélu ». Dans *La passion de notre frère le poilu* (1916) notamment, il fait le parallèle entre la passion du Christ et celle des combattants des tranchées.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-5204 et GS-5273



Henri Pourrat, *Les montagnards. Chronique paysanne de la Grande Guerre (mars 1916)*, Paris, Gallimard, 1919.

Henri Pourrat a 27 ans lorsque la guerre éclate mais il est réformé car il était malade de la tuberculose. Il s'engage pour la patrie à sa manière depuis Ambert en écrivant *Douze chansons pour les poilus d'Auvergne* en 1915. Au printemps 1916, il se met à écrire un cycle poétique, *Les montagnards*, publié en feuilleton en 1918 puis en volume en 1919, chez Payot avant d'être repris par Gallimard. Le livre est dédié à son ami Pierre Armilhon tué en 1918. Il exalte la « petite patrie » auvergnate à l'égard de laquelle la grande patrie contracte selon lui une immense dette en raison du sacrifice de ses fils.

Collection privée

LA PRESSE DE TRANCHÉE

Dans une guerre de position laissant aux combattants des temps de loisirs, la lecture et l'écriture devinrent, à l'instar de la musique, du chant, des jeux de cartes, des moments de convivialités autour du tabac, du café ou du « pinard » ou encore de la fabrication d'artisanat de tranchée, un moyen de tuer le temps, de combattre le « cafard ». Les soldats écrivaient beaucoup, pour la plupart des lettres, parfois des journaux intimes ou des poèmes.

Certaines entreprises d'écriture furent collectives comme les « journaux de tranchées ». Souvent encouragés par la hiérarchie, parfois indépendamment d'elle, des soldats publièrent des périodiques à parutions plus ou moins régulières, destinées à leurs camarades de régiment. Certains titres étaient très élaborés, d'autres plus rudimentaires tirés à quelques dizaines d'exemplaires. Leurs titres étaient souvent

parodiques et humoristiques et donnaient le ton de ces publications particulières : *Le Bochofage*, *Le Rigolboche*, *Le Canard Poilu*, *L'Argonnaute*, *le Pépère*, *Le cafard enchainé*, *L'Écho des gourbis* ou *Le rire aux éclats*...

Ces feuilles qui contenaient de courts récits, des articles divers, des caricatures et autres dessins faisaient souvent preuve d'une forme de distance critique et ironique à l'égard de la guerre mais surtout de l'arrière et des grands journaux de la presse quotidienne, qu'ils moquaient volontiers. Très appréciés, ils contribuèrent à forger une identité combattante. Plusieurs centaines de journaux de tranchée furent publiés pendant la guerre. Une fois la paix revenue, ils cessèrent de paraître. Seul *Le Crapouillot* de **Jean-Galtier Boissière** survécut à la guerre mais abandonna peu à peu son identité combattante pour ne conserver que la dimension satirique.

Le rire aux éclats. Journal épisodique de la vie du front

Ce journal de tranchée typique, mêlant textes en prose, poésies, dessins et caricatures, est le seul possédé par la Médiathèque de Moulins Communauté. Il parut entre 1916 et 1919. Il naît le 1er juin 1916 au sein de la 74e DI qui était alors stationnée en Lorraine. Comme beaucoup de journaux de ce type, il joue sur l'humour et la polysémie de son titre est de ce point de vue révélatrice. Se présentant comme « une feuille rédigée par les poilus pour les poilus », son format et sa fabrication quasi professionnelle (il est imprimé

à Paris) mais aussi le nom de certains de ses rédacteurs, l'écrivain Maurice Devriès ou le musicologue Robert Desailly, montre que ce type de publications très prisées des combattants était aussi encouragé par la hiérarchie militaire.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds ancien, ATL 15775



FEMMES ARTISTES, JOURNALISTES ET ECRIVAINES EN GUERRE

Comme dans les autres secteurs économiques, les femmes de lettres ne restèrent aucunement à l'écart du conflit. Elles prirent part elles aussi aux combats culturels de la guerre. De la même façon que leurs collègues masculins, certaines exaltaient la patrie et fustigeaient la barbarie ennemie. D'autres comme **Colette** ou **Rachilde** racontaient une autre guerre que celle des combattants : celle des épouses, des mères, des filles qui, à l'arrière, devaient endurer la souffrance des deuils répétés, vivaient dans l'attente des êtres aimés sur le front tout en

assumant souvent, pour des salaires inférieurs, les travaux et les tâches autrefois dévolus aux hommes. La socialiste **Marcelle Capy** se fit même embaucher dans les usines de guerre pour dénoncer la misère des conditions du travail féminin.

D'autres encore, comme l'Auvergnate **Marcelle Tinayre**, allaient à la rencontre des combattants pour les encourager à faire leur patriotique devoir ou encore, comme l'américaine **Edith Wharton**, par ses reportages sur le front, entreprenaient de faire connaître les destructions des villages et les misères endurées par les populations des territoires directement exposés à la guerre. Certaines également s'engagèrent comme infirmières et racontèrent leur épopée parmi les blessés dans des récits de guerre qui n'ont rien à envier à ceux de leurs confrères masculins.

L'héroïsme au féminin fut aussi exalté, souvent par des hommes, avec des figures comme Louise de Bettignies ou Edith Cavell qui s'engagèrent, au péril de leur vie, dans des réseaux d'espionnage ou de résistance contre l'occupation allemande.



Photographie de Marcelle Tinayre pendant la guerre en compagnie de deux officiers français en mai 1916, *Historial de la Grande Guerre* – Péronne (Somme) et © Yazid Medmoun (2 PHO 1702.1)

Madame Adam, *L'heure vengeresse des crimes bismarckiens*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1915.

Juliette Adam (1836-1936), en tenant un salon très politique, était une figure de l'opposition républicaine au second empire. Femme de lettres, elle anime des revues et publie de nombreux livres, notamment des *Souvenirs* en plusieurs volumes. En 1915, elle préside la Croisade des femmes françaises, une association patriotique féminine, et publie *L'heure vengeresse*, ouvrage dédié à l'Alsace et rappelant depuis la guerre franco-prussienne les principaux « crimes » de Bismarck et de Guillaume II que la guerre doit permettre de laver.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-18250

Colette, *La paix chez les bêtes*, Paris, Georges Crès, 1916.

Colette, *Les heures longues*, 1914-1917, Paris, Fayard, 1917.

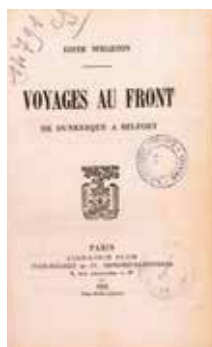


Colette (1873-1954), écrivaine, journaliste, mime, était une artiste complète qui n'hésitait pas à choquer ses contemporains par sa bisexualité assumée. Lorsque la guerre éclate, elle est journaliste au *Matin* et se fait chroniqueuse. Elle rejoint quand elle le peut son mari Henry de Jouvenel à proximité du front, notamment à Verdun.

Dans ses articles repris en volume dans *Les heures longues*, par petites touches, elle apporte un témoignage à la fois impressionniste et quasi entomologiste sur les effets de la guerre sur les comportements des hommes et des femmes,

tandis que dans *La paix chez les bêtes* elle rassemble des textes sur ses chers animaux domestiques et un « Conte pour les petits enfants des poilus ». Les animaux jouent ici le rôle de consolateurs dans un monde déchiré par la guerre des humains et dans lequel les bêtes semblent finalement plus sages que les hommes. *Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-13061 et GS-13053*

Edith Wharton, *Voyages au front*, Paris, Plon, 1916.



Issue de la haute-bourgeoisie new-yorkaise, Edith Wharton (1862-1937) écrit de manière très précoce et publie ses premiers écrits alors qu'elle n'a pas seize ans. Elle s'installe à Paris en 1907 et lorsque la guerre éclate, elle s'efforce de récolter des fonds et visite le front et les hôpitaux.

Elle rapporte de ses visites au front de courts textes qui s'apparentent à des reportages – très engagés en faveur de la France – qu'elle publie en volume. Elle y évoque par exemple la petite ville lorraine de Gerbéviller vite érigée en symbole de la barbarie teutonnes car incendiée et pillée en août 1914 et dont des habitants furent tués par les Allemands.

En 1920 elle publie *Le temps de l'innocence*, qui reçoit le prix Pulitzer. *Moulins, Médiathèque communautaire, fonds intermédiaire, FI-8-14791*

Julie Crémieux, *Souvenirs d'une infirmière*, Paris, Éditions Rouff, coll. Patrie, 1918.

Julie Crémieux-Dunand (1887-1964) s'est engagée dans la Croix-Rouge avant la guerre en 1907. Elle prend part au conflit et est plusieurs fois décorée. Dès 1918, elle publie ses souvenirs dans la populaire collection Patrie, qu'elle complète en 1934 d'un second volume consacré à la Grande Guerre. Son cas n'est pas unique : les souvenirs et récits d'infirmières permettent d'exalter un héroïsme au féminin qui reste conforme aux assignations de genre et aux rôles sociaux des femmes en guerre tout en s'apparentant aux récits de guerre des combattants, très populaires en 1914-1918. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle reprit du service et fut même un temps internée à Drancy, expérience sur laquelle elle publia également un livre.

Collection privée.



CHANSONS DE GUERRE

Avant même le conflit, les chansons rythmaient la vie des conscrits. Le chant était en effet très pratiqué et le répertoire très vaste, allant des chants martiaux et patriotiques, appartenant au répertoire de la musique militaire, à des chansons à la mode, régionales, patoisantes, humoristiques, d'amour, lestes, ou franchement paillardes. Les soldats avaient pour habitude de noter leurs chansons favorites dans des cahiers qu'ils illustraient parfois eux-mêmes.

Avec la guerre, la pratique comme le répertoire s'élargissent encore davantage. Sur le front, dans les tranchées, ou au repos, dans les dépôts, tout comme lors des longues marches, les poilus ne manquent pas d'occasion de chanter et ils le font massivement. Chanter crée du lien, permet collectivement de surmonter les angoisses, de résister aux horreurs et aux souffrances mais

aussi d'exprimer une colère qui parfois ne pouvait être dite autrement, comme en atteste par exemple la *Chanson de Craonne* chantée au Chemin des Dames.

Si les poilus écrivaient leurs propres chansons, le plus souvent en adaptant des airs connus, de nombreuses nouvelles chansons furent composées pour eux. Des écrivains célèbres, des poètes – comme **Henri Pourrat** – comme des compositeurs et des chansonniers écrivirent de nouvelles chansons spécialement pour la guerre. Certains comme **Théodore Botrel** s'en firent même une véritable spécialité. Toutes ces chansons contribuèrent aussi à populariser la figure du brave poilu. Rares étaient cependant celles qui firent entendre ses profondes souffrances.

Théodore Botrel

La bonne chanson : Les chants de guerre, Paris, Maison de la bonne chanson, 1915

La bonne chanson : Chansons du front, Paris, Maison de la bonne chanson, 1915.

Théodore Botrel (1868-1925), auteur de *La Paimpolaise* (1895), était déjà très connu bien avant la guerre. Breton monté à Paris, où il obtint de grands succès au cabaret Le Chien Noir avec son épouse Léna, il put retourner dans sa Bretagne natale et ils s'installa à Pont-Aven en 1905. Il y organisa des fêtes bretonnes renommées (les « Fêtes des Fleurs d'Ajonc »). Lorsque la guerre éclate, ce fervent catholique et patriote – ce qui ne l'empêchait pas d'être un militant de l'identité bretonne – tente de s'engager mais sans succès. Il écrit alors nombre de chants patriotiques notamment *Rosalie* (le surnom de la baïonnette) et *Ma p'tite Mimi* (la mitrailleuse), tout en faisant de nombreuses tournées près du front pour encourager les soldats. Il est alors surnommé le « barde des poilus ».

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds de partitions de l'ancienne école de musique, EM-836 et EM-837.



ECRIRE ET DESSINER LA GUERRE

Si l'écriture fut un moyen privilégié d'évoquer la guerre, elle ne fut pas, de loin, le seul. La photographie, le cinéma mais aussi le dessin, sous toutes ses formes, endossèrent également ce rôle. Artistes mobilisés comme **André Warnod** ou restés à l'arrière, comme leurs camarades écrivains, usèrent de leur art pour tenter de rendre compte des différentes facettes de la guerre en cours. Comme dans le cas de l'écriture, une grande variété de style, des plus classiques jusqu'aux plus avant-gardistes comme chez **Fernand Léger** ou **André Mare** fut représentée. Les intentions des artistes étaient tout aussi diverses, de la dénonciation la plus outrancière d'un ennemi stigmatisé comme barbare ou comme animal dangereux, coupable de toutes les atrocités, comme chez **Adolphe Léon Willette**, **Félix Vallotton** ou **Hermann-Paul**, des destructions qu'il provoqua comme chez le Nancéien **Victor Prouvé**, très affecté par les ruines des villages lorrains, jusqu'à la dénonciation de la guerre comme chez le belge **Frans Masereel** qui n'hésita pas à illustrer des livres d'écrivains des deux camps.

L'écriture et les arts graphiques entretenaient déjà avant la guerre un lien privilégié notamment dans les revues d'avant-garde. La guerre ne mit pas fin aux expérimentations artistiques et de nouvelles revues mêlant arts plastiques et littérature furent même fondées pendant la guerre comme *Le Mot* (1914-1915) de **Paul Iribé** et **Jean Cocteau**, *L'Élan* (1915-1916) d'**Amédée Ozenfant**, *SIC*, *Sons Idées Couleurs*, *Formes* (1916-1919) de **Pierre Albert-Birot**.

Ce lien entre les arts graphiques et l'écriture, visible également dans les *Calligrammes* de **Guillaume Apollinaire**, fut renforcé dans le conflit. La presse de tranchée, les livres illustrés, ou des périodiques spécialisés mais destinés à un public plus large comme *La Baïonnette* publiaient à la fois des textes littéraires et des dessins de toutes natures parfois signés des plus grands artistes et illustrateurs de l'époque comme **Charles Martin**, grand dessinateur de mode, mobilisé et qui donna des dessins à des journaux de tranchées comme *Le Crapouillot*.

La Grande Guerre par les artistes, Paris, Éditions Berger-Levrault et Georges Crès, 1914-1916.

En novembre 1914, les éditions Berger-Levrault et les éditions Crès lancent conjointement la collection *La Grande Guerre par les artistes*. Toutes les deux semaines, un fascicule contenant huit planches est publié. En tout, la collection compta vingt-et-un numéros. De nombreux artistes ou dessinateurs de presse acceptèrent d'y publier des dessins à la tonalité le plus souvent très patriotique même si d'autres choisissent eux de rendre compte des misères de la guerre dans la lignée de Jacques Callot ou de Francisco Goya. *Médiathèque Moulins Communauté, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-5175*

Benjamin Rabier, « imitation : - Dis marcassin... fais-nous sa gueule ! ... », dessin tiré de *La Grande Guerre par les artistes*.

Dessinateur de presse et surtout illustrateur d'albums pour enfants, Rabier est célèbre pour son personnage d'après-guerre le Canard Gédéon mais aussi pour le dessin de la vache qui rit inspiré du dessin qu'il avait réalisé pendant la guerre pour les camions de ravitaillement de viande fraîche pour le front, et qu'il avait alors appelé la « Wachkyrie ». Dans ce dessin, Rabier n'hésite pas à verser dans l'animalisation de l'ennemi. Le motif du cochon à casque à pointe est en effet très répandu pendant la guerre. Ainsi lorsque le jeune sanglier revêt le casque trouvé dans la forêt, il se met à ressembler furieusement à un Allemand, ce qui déclenche l'hilarité des lièvres.



Victor Prouvé, « Gerbéviller. 1. Les victimes », dessin tiré de *La Grande Guerre par les artistes*.

Victor Prouvé (1858-1943), représentant majeur de « l'école de Nancy », se rend à Gerbéviller (Meurthe-et-Moselle) peu de temps après sa destruction. Gerbéviller avait été presque entièrement incendié et 64 habitants avait été tués le 24 août 1914 par les Allemands rendus furieux par la résistance d'un groupe de soldats français. Aussitôt la petite cité devient une ville martyre et le symbole même de la barbarie allemande. Comme artiste lorrain, Prouvé, très marqué par ce qu'il a vu, participe pleinement à la martyrologie de la petite ville lorraine.



Félix Vallotton, « Science allemande : voici notre dernier type d'obus créé spécialement à l'usage du tir sur les écoles maternelles, dessin tiré de *La Grande Guerre par les artistes*.

Artiste franco-suisse ayant appartenu au groupe d'avant-garde les Nabis, Félix Vallotton (1865-1925) était considéré comme un maître de la gravure. Il a été particulièrement marqué par l'expérience de la guerre et nombre de ses œuvres peintes ou gravées en portent la trace, notamment la série de gravures de 1915 *C'est la guerre*. Il n'hésita pas cependant à publier également des dessins d'œuvres très patriotiques, notamment dans la série *La Grande Guerre par les artistes*, comme ce « Science allemande » dans lequel il utilise

l'arme de l'humour contre l'ennemi en fusionnant deux clichés : celui du scientifique allemand au service de la destruction et celui du barbare tueur d'enfants.

Steinlen, « Exode », dessin tiré de *La Grande Guerre par les artistes*.

Théophile Alexandre Steinlen (1859-1923), artiste de sensibilité anarchiste, figure de Montmartre, dessinateur de presse dans les journaux satiriques ou engagés à gauche, se montre sensible à la question sociale. Pendant la guerre, ses dessins prennent logiquement le plus souvent pour thème les victimes civiles du conflit et notamment les réfugiés belges, français ou serbes qui reviennent à de nombreuses reprises dans son œuvre comme dans cet *Exode* qui montre que la Grande Guerre n'est pas, loin s'en faut, seulement une affaire de combattants.



Charles Martin, *Sous les pots de fleurs*, Paris, Jules Meynial, 1917.

Dessinateur, Charles Martin (1884-1934) travaille à la fois dans la publicité, l'illustration de livres d'art et les revues de mode comme *La Gazette du Bon Ton*. Il collabore aussi avec des salles de spectacles pour des décors ou des affiches. En 1914, il est mobilisé dans l'infanterie. En 1917, il fait graver à l'eau forte 29 dessins de guerre qu'il accompagne de poèmes et Pierre Mac Orlan lui rédige une préface pour un portfolio à tirage limité qu'il intitule *Sous les pots de fleurs* ; le titre fait référence au casque Adrian dans l'argot des soldats mais il est également une contrepèterie suggestive. Ces dessins très évocateurs sans être pour autant réalistes sont reproduits sur un certain nombre des panneaux de cette exposition car ils illustrent l'effort que les écrivains et les artistes firent pour tenter de représenter l'expérience de la guerre. *Collection privée*.

EMILE GUILLAUMIN ET LA GRANDE GUERRE

Lorsque la guerre éclate, Émile Guillaumin (1873-1951) a 41 ans et une solide réputation derrière lui. Paysan à Ygrande (Allier), où il vécut toute sa vie à l'exception des années de guerre, il se voue à l'amélioration de la vie paysanne en étant un actif syndicaliste mais surtout, en se faisant, par la littérature, le héraut des « simples ». Guillaumin avait déjà publié des articles, du théâtre, des textes en prose et des poèmes en patois bourbonnais et en français avec un certain succès. Il s'est toutefois surtout fait connaître en 1904 avec son roman *La vie d'un simple* qui échoue au Prix Goncourt mais remporte un grand succès. Il y narre la vie d'un métayer du bourbonnais. Son objectif est de rendre compte de manière réaliste de la vie des campagnes mais aussi de favoriser, dans le monde paysan, une prise de conscience de nature politique dans une optique proche du socialisme. En 1913, il prend ainsi position contre l'allongement du service militaire à trois ans.



La plaque d'identité du soldat
Emile Guillaumin, Musée Emile
Guillaumin (Ygrande, Allier).

Vosges que Guillaumin passera quasiment toute la guerre à partir de février 1915. Il exerce alors la fonction si cruciale pour les poilus de vaguemestre, le facteur aux armées qui circule à vélo ou à pied et apporte quotidiennement leur courrier aux soldats. Il connaît la vie très dure des tranchées en montagne mais dans une portion du front qui, hormis au début de l'année 1915, demeura somme toute relativement calme. Démobilisé, il regagne son village natal le 1er janvier 1919. Il décide alors d'adhérer à l'Association Républicaine des Anciens



Emile Guillaumin en soldat, Musée Emile Guillaumin
(Ygrande, Allier).

Combattants (ARAC), la plus marquée à gauche, qui avait été fondée par un autre écrivain combattant en 1917, Henri Barbusse.

Il décline toutefois les sollicitations pressantes à s'engager en politique, à se présenter aux élections, préférant se consacrer à sa ferme, au journalisme et à l'écriture. Il est néanmoins consulté et écouté, considéré dans la région comme le « Sage d'Ygrande ». Au début de la Seconde Guerre mondiale, nommé maire d'Ygrande par le régime de Vichy, il démissionna de ces fonctions dès 1941, refusant que son nom ou son œuvre soient récupérés et associés à l'idéologie du soi-disant « retour à la terre » de la Révolution nationale.

EN FACE : LES ÉCRIVAINS ALLEMANDS ET LA GUERRE

L'Allemagne connut un phénomène similaire à celui de la France : les écrivains, et plus généralement les intellectuels, s'engagèrent massivement dans le conflit, que ce soit au front ou depuis l'arrière. Le début du conflit fut particulièrement marqué par un véritable déluge de poèmes, pour beaucoup publiés dans la presse quotidienne. Un critique littéraire a ainsi estimé que plus d'un million et demi de poèmes furent écrits en août 1914. Dans les universités, les professeurs multiplièrent les discours et les manifestes pour encourager les soldats à se battre. Pendant tout le conflit, des milliers de livres furent publiés pour soutenir la cause de la patrie. Du fait de ce patriotisme, les milieux littéraires allemands payèrent un lourd tribut. La guerre faucha de très nombreux poètes et écrivains notamment parmi l'avant-garde expressionniste comme **August Stramm**, **Gerrit Engelke**, **Alfred Lichtenstein**...

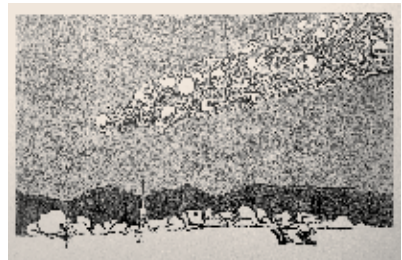
Rares furent, au début du conflit, les auteurs qui osèrent s'opposer à la guerre. Cependant, avec le temps, certains auteurs commencèrent, malgré la censure, à décrire les dures conditions

de vie des soldats, à exprimer leur désillusion voire leur colère face à un conflit qui n'en finissait pas. Le plus souvent néanmoins, leurs livres ne purent paraître qu'immédiatement après la guerre comme le roman *Opfergang* (*Le chemin du sacrifice*, 1919) de **Fritz von Unruh** qui avait servi comme officier dans la cavalerie et était passé du nationalisme au pacifisme. Son livre fut le premier roman de guerre allemand traduit en français en 1923 (après *Hommes en guerre* de l'Autrichien **Andreas Latzko** traduit en Suisse dès 1918).

La défaite radicalisa l'opposition entre les écrivains nationalistes d'un côté, comme **Ernst Jünger**, et de l'autre une génération pacifiste qui tenta, comme **Erich Maria Remarque** en 1929 avec *À l'ouest rien de nouveau*, de faire entendre une voix alternative. Après la prise du pouvoir par les nazis, les ouvrages jugés trop pacifistes ou antimilitaristes furent interdits et parfois brûlés en place publique tandis que le pouvoir tentait de récupérer les auteurs de guerre nationalistes ou simplement patriotes.

Wilhelm Klemm (1881-1968)

Fils d'un libraire de Leipzig, Klemm étudia la médecine. Pendant la guerre, il servit comme médecin au front pendant tout le conflit sur le front ouest, participant notamment aux batailles de la Marne et de la Somme. Poète patriote au début de la guerre, il se mit peu à peu à écrire des vers de tonalité pacifiste dans lesquels, témoin privilégié comme médecin des souffrances des soldats, il exprima sa compassion. Ses poèmes étaient notamment publiés par la revue d'avant-garde *Die Aktion* (L'action). En plus de sa poésie, Klemm tenta de saisir l'expérience de la guerre par le dessin.



Wilhelm Klemm, « Comète des désempolements », parue dans *Verse und Bilder*, Berlin, *Die Aktion*, 1916, Collection privée. © Imma Klemm

Franz Pfemfert (éd.), 1914-1916 *Eine Anthologie*, Berlin, Verlag Die Aktion, 1916.

La revue d'avant-garde *Die Aktion* (L'Action) dirigée par Franz Pfemfert était avant la guerre l'une des plus importantes revues de la mouvance expressionniste. Elle publiait des textes littéraires et politiques tout comme des œuvres d'art (gravures, dessins) des meilleurs artistes de la jeune génération. Lorsque la guerre éclate, Franz Pfemfert, qui ne faisait pas mystère de son antimilitarisme et de son pacifisme, pour échapper à la censure, cesse la parution de textes polémiques. En revanche, il ouvre ses pages aux poètes combattants pour peu qu'ils se tiennent à l'écart d'une poésie outrancièrement patriotique. Il peut s'appuyer alors sur la légitimité de poètes qui font la guerre au front et parfois y meurent pour faire entendre une voix alternative. En 1916, il publie une anthologie des poètes de guerre, combattants ou non, parus dans sa revue. Sur les vingt-et-un poètes que contient l'anthologie, cinq sont morts au front.

Collection privée

Julius Bab, *Der deutsche Krieg im deutschen Gedicht* (2), *Zwischen den Schlachten*, (La guerre allemande dans la poésie allemande (2), Entre les batailles), Berlin, Morawe und Scheffelt 1914.



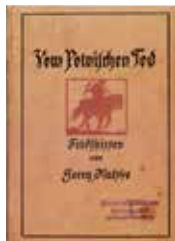
Critique et homme de théâtre, Julius Bab est l'un des premiers à repérer le phénomène massif qu'est la poésie de guerre. Il édite alors une anthologie en plusieurs volumes sous la forme de fascicules. Après la guerre, il écrit une des premières études littéraires consacrées à la poésie des années de guerre en soulignant l'importance des poètes combattants par rapport à ceux de l'arrière.

Collection privée

Ludwig Ganghofer, *Die Stählerne Mauer* (Le mur d'acier), Berlin, Ullstein, 1915.

La collection des Ullstein-Kriegsbücher de la maison Ullstein, l'un des plus importants éditeurs allemands, a remporté un très vif succès. Au format de poche, solide et pratique, à prix modique, elle offrait à ses lecteurs un éventail très large décrits sur la guerre : reportages, témoignages, récits... Écrivain très célèbre et très populaire, connu pour ses romans sur les campagnes allemandes, Ludwig Ganghofer y publia avec succès ses propres reportages le long du front à la tonalité très patriotique. Les volumes de cette collection dépassaient couramment les 100 000 ou 200 000 exemplaires vendus.

Collection privée



Georg Kutzke, *Vom Polnischen Tod* (De la mort polonaise), Leipzig, Xenien Verlag, 1916.

Poète et dessinateur combattant sur le front Est (Pologne, Russie), Georg Kutzke publie un recueil de dessin et de poèmes. Le cycle de poèmes reprend la forme de la « danse macabre » qui, dans les pays germanophones, à la faveur de la Grande Guerre, fait un retour remarqué dans les arts comme dans la littérature et en particulier la poésie. Apparu au XVI^e siècle, le motif apparaît en effet comme particulièrement adéquat pour évoquer une mort qui, pendant la Grande Guerre, peut frapper à tout moment et aveuglément, emportant les hommes quelle que soit leur condition.

Collection privée

Walter Flex, *Im Felde zwischen Nacht und Tag* (Au front entre la nuit et le jour), München, Beck, 1918.

Walter Flex (1887-1917) est sans doute l'un des plus célèbres des poètes de guerre allemands. Précepteur dans des grandes familles prussiennes avant la guerre (dont les Bismarck), il s'engage en 1914. Ses poèmes deviennent rapidement célèbres de même que son récit *Le promeneur entre deux mondes*. Il publie de nombreux recueils de poèmes et sa mort sur le front de l'est contribue également à sa grande popularité car elle entre en résonance avec le patriotisme et l'exaltation du sacrifice au cœur de son œuvre. Ses livres se vendent à des centaines de milliers d'exemplaires.

Collection privée

LITTÉRATURE JEUNESSE ET GRANDE GUERRE

Touchant tous les genres littéraires, la guerre envahit également les publications destinées aux enfants et aux adolescents, que ce soit à l'école, via les manuels, des affiches pédagogiques ou encore dans les enseignements ou les activités scolaires et périscolaires (collectes, parrainages de soldats, concours patriotiques, participations aux cérémonies commémoratives...). À l'école, l'encadrement patriotique de la jeunesse s'inscrit dans la continuité de l'avant-guerre puisque l'alphabétisation des enfants dans le cadre de l'école de la Troisième République était déjà très patriotique. Mais pendant le conflit, cet encadrement patriotique a tendance à se radicaliser et surtout dépasse très largement le seul cadre scolaire.

Certains périodiques (comme *La Croix d'honneur* et *La Jeune France* à partir de 1915, des éditions Offenstadt) ou collections (comme la célèbre collection hebdomadaire à prix modique « Patrie », des éditions Rouff, destinée aux adolescents et jeunes adultes, née en 1917) sont spécifiquement créés pendant le conflit. Mais surtout, celui-ci envahit la quasi-totalité des journaux pour la jeunesse, y compris les journaux plus spécifiquement destinés aux

petites filles, comme la revue catholique *La Semaine de Suzette* dont l'héroïne principale est Bécassine ou encore *L'Épatant* chez Offenstadt avec les *Pieds Nickelés* qui défient le Kaiser.

Cette omniprésence de la guerre, outre l'encadrement de la jeunesse, est également destinée à expliquer la guerre aux enfants, mais toujours dans un sens patriotique car eux aussi ont à souffrir du conflit : ils subissent la séparation, affrontent le deuil, endurent les privations. C'est également pour cette raison que des figures enfantines, réelles ou imaginaires, héroïsées ou victimisées, notamment des enfants ayant vécu l'invasion ou l'occupation, sont mobilisées pour servir d'exemples aux enfants restés à l'arrière. L'enfant est également un support privilégié pour la dénonciation de la barbarie d'un ennemi profanant l'innocence des jeunes âges de la vie.

On trouve aussi la trace de cette mobilisation de l'enfance dans les dessins réalisés par les enfants eux-mêmes pendant le conflit, qui reprennent les motifs patriotiques mais dévoilent également les souffrances et l'angoisse ressenties face à la violence de guerre.

Je serai soldat, Alphabet militaire, s.d.

Avant la guerre, l'alphabétisation des enfants est une des priorités de l'école de la république. Celle-ci est un bon moyen d'éduquer les enfants au patriotisme, comme en témoigne cet alphabet destiné à l'apprentissage de la lecture et tout entier voué au culte d'une armée dont on ne doute pas qu'elle sera victorieuse en cas de prochaine guerre.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-32573



Le retour au foyer, Images de Georges Delaw, Paris, Dewambez, s.d.

Georges Delaw (1871-1938), originaire des Ardennes, monté à Paris et actif dans la bohème de Montmartre, se fait connaître à la fois comme illustrateur de livres pour enfants mais aussi comme dessinateur de presse. Dans ce mince livret, il célèbre la victoire qui signifie le retour des maris et des papas et l'espérance – peut-être vaine – que la parenthèse du temps de guerre se soit définitivement refermée. Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-8015

Nett et Lisbeth, *Histoire de deux Petits Alsaciens pendant la guerre*, Paris, Berger-Levrault, 1915.

La question d'Alsace-Lorraine après 1871 n'avait pas disparu des salles de classes, que ce soit par les cartes où la région apparaissait en noir ou dans les manuels de lecture tels que le fameux Tour de France par deux enfants d'Augustine Fouillée qui commençait à la nouvelle frontière à Phalsbourg. La guerre actualise à nouveau le thème qui devient très présent dans la littérature enfantine. Un peu à la manière du célèbre Hansi, Antoinette Meyer (dite Nett) et Lisbeth mettent en scène une Alsace idéale et chatoyante et les deux petits Lissele et Seppel Müller qui jouent bien des tours aux Allemands, préparant la délivrance attendue et le retour à la France.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds intermédiaire, FI-4-14925

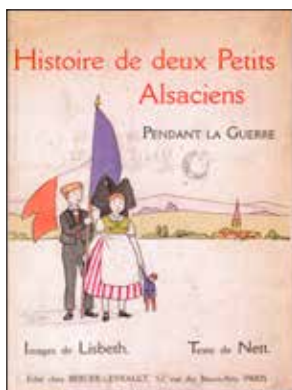
Poulbot, *Des gosses et des bonhommes*, cent dessins et deux lettres anonymes, Paris, s.d. Gsell et Poulbot, *Les gosses dans les ruines*, idylle de guerre, Paris, L'édition française illustrée, 1919.

Issu d'une famille d'instituteur, Francisque Poulbot (1879-1946) s'était déjà fait connaître avant la guerre avec ses illustrations de livres pour la jeunesse comme le *Poil de carotte* de Jules Renard mais aussi par ses dessins humoristiques mettant en scène des gamins de Paris, à tel point que les titis sont rapidement baptisés « Poulbots ». Pendant la guerre, il met son art au service de la patrie, que ce soit par des affiches d'emprunts, des dessins de presse ou des recueils. Son humour, accessible aux adultes comme aux enfants, devient alors une arme tournant en dérision l'ennemi allemand dont il ne manque pas non plus de souligner la cruauté à l'égard des enfants.

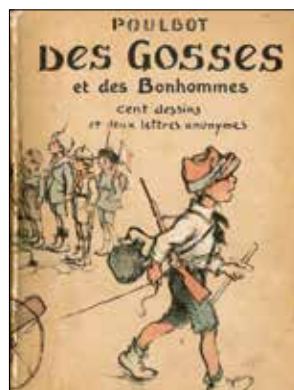
Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-5315 et GS-11953



Je serai soldat, Alphabet militaire, s.d.. Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-32573



Histoire de deux Petits Alsaciens pendant la guerre, Nett et Lisbeth (Paris, Berger-Levrault, 1915). Moulins, Médiathèque communautaire, fonds intermédiaire, FI-4-14925



Des gosses et des bonshommes, Poulbot (publié par l'auteur, 1916 ?).

ÉCRIRE LA GUERRE APRÈS LA GUERRE

Les années 1914-1918 sont indéniablement celles où la production littéraire sur la guerre – au sens large – est la plus massive. Le conflit demeure toutefois après 1918 une source d'inspiration et de réflexion. Juste après la guerre, si quelques ouvrages pacifistes, comme ceux de **Léon Werth** qui n'avaient pu être publiés en raison de la censure, parurent, le public manifesta une certaine lassitude à l'égard de la littérature de guerre et les ventes comme le nombre de livres publiés chutèrent.

Il fallut attendre une dizaine d'années pour voir la Grande Guerre resurgir comme thème majeur de la littérature. Si le récit et le témoignage avaient, avec la poésie, dominé le paysage éditorial en 1914-1918, ce sont les romanciers qui à la fin des années vingt et dans les années trente revisitent le conflit avec succès. Le plus souvent, eux aussi ont fait la guerre au front mais ils la réinterprètent à la fois esthétiquement et politiquement. Les premières pages du *Voyage au bout de la Nuit* (1932) de **Louis-Ferdinand Céline**, *La Peur* (1930) de **Gabriel Chevallier**, *Le grand troupeau* (1931) de **Jean Giono** ou encore *Capitaine Conan* (1934) de **Roger Vercel** comptent parmi les chefs-d'œuvre de la littérature de guerre. D'autres thèmes littéraires font aussi leur apparition à cette époque, comme la vie des femmes dans *Les gardiennes* (1924) d'**Ernest Pérochon**, ou encore l'occupation dans *Invasion 14* (1934) de **Maxence van der Meersch**. Cette période est également marquée

par la traduction de nombreux auteurs étrangers, y compris allemands, comme **Ernst Jünger** ou surtout **Erich Maria Remarque** qui, avec *À l'ouest rien de nouveau* (1929) traduit en plus de cinquante langues, est alors un succès planétaire, porté à l'écran à Hollywood dès 1930. Le cinéma joue en effet un rôle de passeur et de nombreux livres de guerre comme *Les croix de bois* (paru en 1919 et sorti en salle en 1932) de **Roland Dorgelès** sont portés à l'écran à cette époque.

La génération du feu continue aussi de produire longtemps après la guerre tels **Blaise Cendrars** qui publie son chef d'œuvre *La main coupée* en 1946, ou encore **Maurice Genevoix** qui revient à de nombreuses reprises sur son expérience de guerre comme dans *La mort de près* paru en 1972 alors qu'il avait 82 ans.

Mais les générations qui suivent, celle des enfants (**Claude Simon** né en 1913 et orphelin de père en 1914 puis de mère en 1925) et en particulier celle des petits-enfants nés après la Seconde Guerre mondiale, s'emparent à leur tour du sujet. Le prix Goncourt décerné en 1990 à **Jean Rouaud** dont c'est la première œuvre fait figure de symbole. La transmission ou les silences au sein des familles, les traumatismes physiques et psychiques endurés par les soldats et leurs proches, la longue mémoire du conflit sont autant de thèmes explorés par les écrivains contemporains tels **Pierre Bergounioux**, **Jean Échenoz**, **Gisèle Bienne** ou **Alice Ferney**...

Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Denoël, 1932 (édition illustrée par Gen-Paul).

Même s'il déborde très largement le cadre de la littérature de guerre, le roman de Louis-Ferdinand Céline s'inscrit bien néanmoins dans la seconde vague de parution de livres de guerre. Les premières pages qui racontent du point de vue de Ferdinand Bardamu l'entrée en guerre puis la campagne de 1914 comptent en effet parmi les pages les plus saisissantes jamais écrites sur ce que représenta la rupture de 1914 et la confrontation à l'expérience de guerre. Le livre manqua de peu le Goncourt et obtint le Renaudot. Sa sortie fut accompagnée par une bataille littéraire qui divisa profondément les milieux intellectuels. *Moulin, Médiathèque communautaire, fonds moderne et contemporain, R-19298*

Roland Dorgelès

Les croix de bois, Paris, Albin Michel, 1919

Le cabaret de la Belle femme, Paris, Albin Michel, 1919

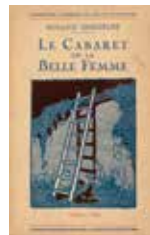
Souvenirs sur les croix de bois, Paris, La cité du Livre, 1929

Bleu Horizon : pages de la Grande Guerre, Paris, Albin Michel, 1949.

Roland Dorgelès (1885-1973), journaliste avant la guerre, entra en littérature avec *Les Croix de bois* paru en 1919 même s'il avait déjà publié des feuilletons dans la presse auparavant. Il manqua le Prix Goncourt face à Proust mais obtint le Fémina ; il fut soutenu par de nombreux critiques et son roman obtint un grand succès.

Il devint une figure importante de la vie littéraire et intellectuelle mais aussi du monde ancien combattant. Il présida notamment l'Association des écrivains combattants. *Les croix de bois* fut porté à l'écran par Raymond Bernard en 1932 et figure parmi les plus beaux films de guerre de l'époque. La guerre hanta longtemps son œuvre et il continua d'y revenir longtemps après 1918.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds intermédiaire FI-8-18969, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-20250, GS-20238, GS-20244, GS-20243



André Salmon, *Prikaz*, Paris, La Sirène, 1919.

André Salmon (1881-1969) s'était engagé volontaire en 1914 et avait publié des *Histoires de Boches* (1917) bien dans l'esprit du temps. Aux lendemains du conflit, le poète, qui parlait parfaitement russe après une enfance passée en partie à Saint-Petersbourg, salua par ce recueil de poèmes modernistes la révolution russe, une façon de rompre avec le nationalisme outrancier des années 1914-1918.

Moulins, Médiathèque communautaire, fonds Gaëtan Sanvoisin, GS-23539

Fritz von Unruh, *Verdun*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1923.

Après *Hommes en guerre* de l'Autrichien Andreas Latzko, le livre de Fritz von Unruh *Opfergang (Le chemin du sacrifice)*, 1919) paru en 1923 en français est le second roman de guerre traduit de l'allemand et le premier écrit par un Allemand à paraître en France. Unruh avait été officier pendant la guerre mais son roman écrit en 1916 et paru en 1919, du fait de la censure, était une évocation avant-gardiste et pathétique de la bataille de Verdun. Il l'avait en outre modifié avant publication pour lui donner un sens plus pacifiste. Après la publication de son livre, il fut invité à Paris où il rencontra des écrivains combattants français comme Henri Barbusse, Georges Duhamel ou Pierre Drieu la Rochelle.

Collection privée

Gabriel Chevallier, *La Peur*, Paris, Stock, 1930.

Si le romancier Lyonnais Gabriel Chevallier (1895-1969) est surtout connu pour son roman *Clochemerle* (1934), son second roman, *La peur* (1930), revenait sur son expérience de guerre. Chevallier, mobilisé en 1914, avait fait toute la guerre comme simple soldat dans l'infanterie et avait connu toutes les horreurs du front, y compris la blessure. Son livre s'inscrit bien dans une veine nouvelle de la littérature de guerre, celle qui accompagna le succès mondial du livre de l'Allemand Erich Maria Remarque, *A l'ouest rien de nouveau* paru lui en 1929. Il ne s'agit plus pour les écrivains, plus de dix ans après la fin de la guerre, de se contenter de raconter de manière documentaire leur expérience, mais de s'en emparer pour produire une littérature à même de susciter la haine de la guerre chez le lecteur.

Collection privée





Photo de couverture :

Historial de la Grande Guerre – Péronne (Somme) et © Yazid Medmoun

Photographie montrant Henri Barbusse, en pied, main gauche sur la hanche, casque, au bord d'un chemin. Arbre étêté derrière lui, 183 x 137 mm (2 PHO 1954.1)

Le recueil de dessins de Charles Martin, *Sous les pots de fleurs* (Jules Meynial, 1917), a inspiré la conception graphique de cette exposition.



Médiathèque de Moulins Communauté
Place Maréchal de Lattre de Tassigny
03000 Moulins
04 43 51 00 00
<http://mediatheques.agglo-moulins.fr>
mediatheque@agglo-moulins.fr

